

pas su mettre le débat sur le seul terrain important : celui de l'élaboration de l'œuvre d'art. Dans sa *tentative de synthèse*, Rivière elle-même d'ailleurs le problème en se demandant si dans la conscience de l'écrivain une « angoisse morale » ne favorisait pas la création ou n'ajoutait pas à sa vérité. Voilà où l'insuffisance de Rivière apparaît en plein jour. Car il n'a rien expliqué en affirmant que pour écrire, les classiques, eux aussi, ont dû être séduits, trompés, et ont « glissé sur mille pentes ». Nous eussions précisément voulu savoir en quoi consiste cette « force architecturale » qui anime les grands créateurs et comment se produit cet « arrangement que tente avec le monde une sensibilité ou maltraitée ou confuse, et inexperte » ? Rivière, à force d'insister sur l'acte sentimental qui est à l'origine d'une œuvre d'art, oublie ou laisse dans l'ombre l'effort volontaire, habile ou purement inconscient parce que *naturel*, qui imprime un rythme particulier à la matière, jusqu'à la détacher comme un fruit qui eût germé tout seul sous le ciel. Ce problème de la technique d'art, qui forme en grande partie le fond des méditations de Valéry, aurait dû solliciter l'analyse de Rivière et c'est dans l'acte même de la création¹ que nous aurions aimé le voir suivre les traces subtiles de cette vertu gratuite et agissante qui, appliquée avec rigueur, permet aux plus humbles de saisir un peu de l'ombre de ce qu'ils sont.

S. STELLING-MICHAUD.

Présence

N° 1

Deuxième année

1933.

DEUX LIVRES SUR ANDRÉ GIDE²

Léon Pierre-Quint est déférent envers Gide et ne se croit pas autorisé à lui faire la leçon. Quelques autres et René Schwob conseillent à Gide de se faire catholique. Pourquoi catholique ? Schwob ne s'explique pas sur ce point. L'admiration et la sympathie de Pierre-Quint pour l'homme dont il traite ne sont pas troublées par la réticence ou par l'échauffement. Il s'est contenté de présenter Gide et son action avec mesure et sang-froid. Il ne cherche pas ce que dissimule l'homme et de quel secret dérivent ses actes. Il faut peut-être louer cette prudence que Schwob n'a pas lorsqu'il se fait un plaisir assez vif de nous dire que Gide tout entier n'est que timidité. Je veux bien que Gide soit timide, malgré que ce mot soit ici déplaisant et impropre. Est-ce en effet timidité que cet inévitable état d'inquiétude dans lequel vit un homme qui pense singulièrement au milieu d'hommes qui pensent comme tout le monde ? Gide n'est certainement pas lâche. Il lui est souvent arrivé d'avoir peur, mais les loups solitaires tremblent quelquefois. Honorable crainte. L'audace, d'après Schwob, consisterait donc à entrer dans le sein de l'Église, dans le corps d'une institution sociale et admise, combattue il est vrai, mais encore puissante et assez redoutée

1. Cf. à ce sujet la remarquable thèse de René Vittoz : *Essai sur les Conditions de la Poésie pure*. Jean Budry, Paris, 1929.

2. Léon Pierre-Quint : *André Gide*, Stock, Paris, 1932, et René Schwob : *Le vrai Drame d'André Gide*, Grasset, Paris, 1932.

Rimbaud qui a créé ses personnages en dehors du monde, des personnages qui ne sont plus, selon l'expression d'Alain-Fournier, que « des rêves qui se promènent ». L'univers de Rimbaud était pour Rivière quelque chose d'absolument irréel, où son esprit positif à l'excès devait forcément étouffer. Il respira pourtant cette atmosphère délirante et géniale jusqu'au jour où parut le premier volume d'*A la recherche du Temps perdu*. L'œuvre de Proust vint le délivrer, comme il dit, d'une véritable angoisse. Il retrouvait enfin ce qu'on n'avait plus vu depuis Marivaux, Constant et Stendhal : un miroir qui ne déformât pas le visage de l'homme.

C'est à propos de Proust que Rivière entra en conflit avec Ramon Fernandez. Celui-ci, critique sagace, mais d'une assurance plus facile et de bien moindre envergure que Rivière, avait prétendu, non à tort, que l'amoralisme foncier de Proust l'avait précisément empêché de montrer la nature humaine dans toute sa vérité et qu'il cachait une part importante de la « vie » en passant sous silence l'effort moral qui seul constitue la personnalité ou la destinée. « La grande insuffisance de Proust, c'est d'avoir ignoré, ou nié tout ce qu'un être vivant, du fait qu'il vit, fait sans cesse pour se construire ou pour se rejoindre. »¹ Fernandez a publié sur cette question une étude fort judicieuse à laquelle il est nécessaire de se reporter pour comprendre les limites de la psychologie proustienne². Bien qu'il avouât tout ce que l'amoralisme de Proust avait pour lui de pénible, Rivière n'était nullement disposé à modifier son jugement, quoiqu'il l'eût nuancé fortement dans le sens de Fernandez, au cours de sa seconde conférence. Il affirmait néanmoins qu'un personnage dont nous ne connaissons que les défaillances et le relâchement, comme Phèdre, nous paraît plus vivant qu'un personnage dont la tension morale ou la concentration parfaite ne fait que diminuer l'intérêt humain au profit d'un schématisme abstrait. « La perfectibilité d'un homme ne m'intéresse pas ; je veux me borner à l'étude des relations entre les hommes »³, écrivait-il à un ami.

Il naquit autour de ce problème une discussion à notre avis trop formelle, et insuffisante, en tout cas, pour alimenter un débat public, d'autant plus que les deux contradicteurs étaient d'accord sur le principe même qui formait le fond du débat, à savoir que le but de l'art est de sauvegarder la vraisemblance en intégrant à l'œuvre le plus d'humanité possible. Ils ne purent donc que discuter sur l'application de ce principe, et tout le débat se livra à côté de la question. Les textes cités par Rivière et par Fernandez prouvent simplement qu'ils ont eu raison l'un et l'autre et que l'antinomie entre l'art et la morale n'est nullement irréductible quand il s'agit de Sophocle, de Racine ou de Meredith. Il suffit que l'œuvre réponde aux besoins profonds de l'homme, alors les personnages seront bien vivants et par là même justes, ce qui est la seule moralité à laquelle doit tendre l'art. L'on peut épiloguer à l'infini pour savoir si Phèdre est plus vivante qu'Électre ou si l'Égoïste eût été plus réel sans le souci moralisateur de son romancier. Ces questions sont oiseuses, et l'on ne peut que déplorer qu'un esprit comme Rivière ait à ce point restreint le problème et n'ait

1. Préface de R. Fernandez, p. 14.

2. *N. R. F.*, avril 1924.

3. *Hommage à J. Rivière*, *N. R. F.*, avril 1925, p. 594.

pour que les forces politiques composent avec elle. Nous pensons qu'il est plus audacieux de vouloir entrer dans la solitude et la singularité. L'orthodoxe aura toujours les fidèles de son côté et autre chose qui n'est pas à dédaigner, son dieu.

Pierre-Quint décrit des surfaces. Schwob prétend démasquer Gide et parvenir dans les régions du drame. En vérité, il défigure Gide en lui posant un masque de plus. Dès qu'il aborde les profondeurs, il recule et ferme les yeux. Il entrevoit l'abîme, se jette à genoux et prie. Il refuse de descendre dans l'abîme. C'est le cas du reste de tous les vrais orthodoxes. Les souterrains de la connaissance sont proclamés lieux interdits. Ainsi que tous les défenseurs de religions officielles, Schwob cherche à convaincre de présomption et de folie ceux qui s'aventurent dans ces effrayants parages. Il fait même un grief à Gide de ce qu'il n'est pas heureux. Il ne peut l'être, car il n'existe, selon Schwob, de bonheur que dans le sentiment de la surnature et dans l'amour. Je suis bien certain que Gide connaît le surnaturel et l'amour. Ce n'est pas l'avis de Schwob. On ne saurait, pense-t-il, connaître le bonheur, l'amour et la surnature que dans l'Église. Schwob concède que quelques protestants et même Nietzsche ont vaguement connu ces choses. Gide, jamais.

Le bonheur n'est pas dans le sentiment du surnaturel. Ce n'est qu'un merveilleux calmant. Le bonheur est dans l'animalité. L'animal est une éclatante manifestation du bonheur sans religion. Le bonheur n'est pas dans l'amour. Il est possible que l'amour soit la chose la plus haute de l'univers. Mais c'est une évidence qu'il n'est heureux que modéré ou sensuel. On ne doit pas juger un homme sur le bonheur ou le malheur, mais sur la qualité de ce bonheur ou de ce malheur. Gide fuit le facile bonheur, celui qu'on accepte d'une autorité étrangère à soi, de la tradition, de l'entourage, le bonheur pour tous, celui que dispense le prêtre, par exemple. Gide veut sa personnelle vérité. Que l'on regarde autour de soi ! Qui est heureux et qui n'est pas tourmenté trop constamment ? Les simples, les enfants, les femmes, ceux qui sont près de la terre. Schwob, en définitive, reproche à Gide de ne pas les imiter. Pour certains, le bonheur n'est pas un but suffisant, et l'on voit des hommes extraordinaires aspirer même à dépasser l'amour, le considérant encore comme une faiblesse. Il existe aussi des hommes qui descendent volontairement aux formes les plus basses de l'amour pour ne pas périr d'un excès de sublimité, en vue d'accomplir une œuvre dont l'amour les détournerait. Les voies sont innombrables. Gide, voulant vivre sur le vrai, est souvent un spectacle pénible à considérer. C'est à nous d'en supporter la vue. Le vrai est contraire à l'inclination de tout. Très souvent, le croyant est heureux parce qu'il choisit une voie déjà ouverte et praticable. Il n'invente rien. La création commence à l'hérésie.

Le fidèle satisfait est plus près de la terre et de la matière qu'un Gide. Le croyant n'est souvent qu'un matérialiste, un être qui a cependant besoin d'un peu de mystère pour s'alléger, pour agrémenter son univers d'un grain de spiritualité. Gide tend vers la terre parce qu'il en est trop éloigné. De même Dostoïevsky et Nietzsche, idéalistes extrêmes qui luttent désespérément contre ce qui les emporte trop haut. Ils veulent revenir aux sources de la vérité, à la terre, aux instincts, à la joie. Ce sont des surchrétiens qui désirent reprendre pied. Gide qui fut un malade de la spiritualité a cherché la guérison dans un brusque retour à l'ici-bas. Le christianisme de saint

Paul et des prêtres est coupable d'avoir jeté le mépris sur le corps, sur l'amour normal, par conséquent d'avoir provoqué le narcissisme, toutes les déviations de l'amour. Le protestantisme a porté à son comble la peur du plaisir naturel. Il faut reconnaître cependant ce que Gide doit d'excellent à cette doctrine. N'est-ce pas la véritable grandeur du protestantisme de mener au devoir gratuit, à la pureté pour la pureté, notion désolante et courageuse. Le dur protestantisme a retenu Gide de tomber dans cette religiosité onctueuse, jubilatoire et balbutiante de Jammes et de Claudel. Le danger était grand. Gide est enclin à quelque langueur et blancheur d'expression. Les frimas du protestantisme gardent de la fébrilité et de la mièvrerie.

Gide et les hommes de sa sorte ne sont pas les ennemis de Christ. Ils combattent plutôt les perversités du christianisme, ceux qui tirent de la religion un trop aisé bénéfice matériel et aussi spirituel, ceux qui d'entre les chrétiens placent au premier plan les idées de péché, de remords, ceux qui ont fait du christianisme la religion de l'angoisse, de la colère et de la mort.

Gide ne pouvant admettre comme vrai ce que sa raison voit comme douteux, Schwob nous sert l'argument de l'orgueil. Schwob oublie de démontrer que l'orgueil soit nécessairement créateur du faux. L'orgueil conduit au danger, rien de plus ; et l'on est fort tenté de croire que ce qui est dangereux est plus vrai que ce qui rassure et endort.

Si Gide nous enseigne les sensations et les plaisirs, c'est en réaction contre la perversité de l'ascète, contre ce narcissisme dont Schwob l'accuse. Gide veut nous délivrer du moralisme. On dit trop vite que la chair est triste. Schwob montre que Gide et ses pareils ne trouvent pas le salut dans le plaisir des sens. Cela ne prouve pas que la volupté ne soit pas libératrice. Cela fait voir que le moralisme, le scrupule d'inhibition, la mauvaise conscience ne lâchent pas facilement leur proie. Celui qui tente de se libérer du moralisme apporte à la volupté les vices causés par le moralisme. La morale antinaturelle que le XIX^e siècle a poussée à sa perfection est un mal si profond, si invétéré par plusieurs siècles d'entretien, que l'on ne s'en guérit pas en quelques jours ou même en une seule génération. La guérison est déjà entreprise lorsqu'on identifie névrose et moralisme. Gide est un médecin. Schwob aussi. Gide conseille la suppression du mal, Schwob l'anesthésie.

Schwob oppose le catholicisme au conformisme. Il est pourtant manifeste que le catholicisme obéissant et d'Église, celui que recommande Schwob, est conformiste. En effet, le catholicisme a lui-même en grande part régi cette conformité.

Il ne nous vient pas un instant en tête de suspecter les vertus d'un Schwob et la qualité de sa foi. Ce que nous ne comprenons pas, c'est cette obstination à attaquer ce qu'il y a de plus élevé parmi les mécréants au lieu que de s'en prendre à ce qu'il y a de plus bas parmi les fidèles. On se trouve des forces immenses pour blâmer un Voltaire, un Nietzsche et un Gide, forces que l'on aurait intérêt à diriger contre la dévotion commerciale ou tiède ou bête. Claudel a formulé cette décevante politique dans une phrase qui nous éclaire sur ce que peut devenir l'une des religions les plus grandes dans la main des hommes : « Il y a une chose infiniment plus odieuse que l'hypocrisie, c'est le cynisme. » Cet horrible aveu n'a qu'une excuse, c'est qu'il est au moins sincère, de cette sincérité particulière qu'on appelle le cynisme.

On fut généralement surpris par la déclaration communiste de Gide. Pierre-Quint pense que Gide est venu au communisme entraîné par sa propre morale, morale individualiste. Schwob explique le communisme de Gide comme l'une des formes de son matérialisme. Schwob nie les idéalismes qui ne sont pas le sien. J'interprète ainsi la venue de Gide à la doctrine marxiste, explication qui rejoint celle de Pierre-Quint. Gide a vécu sa jeunesse et sa maturité sous un régime politique et social dont le caractère de violente imbécillité a causé la réaction fasciste et l'action communiste. Gide, esprit clair, âme propre et cœur généreux, bien que le doute lui soit très naturel, ne peut douter sur l'instante nécessité d'une révolution. Nous nous devons de changer l'affreux présent. Gide préfère le communisme parce que celui-ci vise à transformer ou détruire une morale qui nous oppresse, une organisation sociale dont s'offense la raison non moins que les sentiments, et des illusions qui ne soutiennent plus la vie. Le choix de Gide est avant tout déterminé par la passion de l'étrangeté. Le fascisme rappelle trop ce qu'on a vu dans le passé et laisse intacts le capitalisme, l'Église et le reste des institutions. Le communisme est séduisant. Il donne des espérances illimitées. Il suppose et promet la libération de forces autres que celle de l'argent. Avant tout, c'est une chose inconnue en face d'une chose connue comme mauvaise : le régime dont nous souffrons. Personnellement, nous n'avons foi que dans la qualité et l'énergie des chefs de demain. Ce sont les mauvais chefs qui sont responsables du mauvais état de la société.

En lisant Pierre-Quint et Schwob, on se rend mieux compte de l'importance de Gide. D'où vient cette importance ? A première vue, Gide n'est pas un novateur. A l'examiner plus attentivement, on s'aperçoit qu'il a fait une tentative nouvelle et singulière : réunir en lui des valeurs contradictoires, les chrétiennes et les nietzschéennes. L'influence de Gide n'est encore guère connaissable. Je ne parle pas ici de l'influence, considérable d'ailleurs, qu'il a sur ceux qui n'ont pas lu ou mal lu Nietzsche, Dostoïevsky, Wilde. Gide est cependant différent de ses maîtres, d'abord en ce qu'il est Français. Il sera donc plus raisonnable qu'eux, moins sombre, moins véhément. Gide est l'inventeur de la disponibilité. Cette idée lui est venue par l'obligation qu'il avait de concilier les tables chrétiennes et les tables nietzschéennes. Ce qui est inconciliable peut être assumé tour à tour. D'autre part, Gide est le premier, je crois, qui ait assimilé le communisme au renoncement évangélique. Je laisse à d'autres qu'à moi le soin de découvrir d'autres innovations de Gide. Elles sont peu voyantes. André Gide s'est toujours privé des délices de l'apparence et du mensonge. C'est la tragédie de la sincérité.

ALFRED WILD.